

## Section thématique 8 - Pour une politique des émotions

**Mathilde Arrigoni, docteur en science politique (IEP de Paris), ATER à l'Université Paris 2 Panthéon Assas, chercheuse associée au CERSA, docteur associée au CERI, [mathilde.arrigoni@gmail.com](mailto:mathilde.arrigoni@gmail.com)**

### **LES SENSIBILITÉS PRIMORDIALES, UN LIEN IMPENSÉ ENTRE CARRIÈRES PROFESSIONNELLES ET CARRIÈRES MILITANTES**

L'analyse du militantisme a emprunté depuis une dizaine d'années la notion de carrière à la sociologie interactionniste, dans le souci de livrer une analyse processuelle de l'engagement<sup>1</sup>. Ce concept, venu du sociologue Everett Huges<sup>2</sup>, permettait à l'origine de comprendre les entrées et les étapes d'un parcours professionnel, de manière à la fois objective – en se référant aux événements biographiques dudit parcours – et de manière subjective – en analysant le sens conféré aux enquêtés à leurs bifurcations. Bien vite, le concept échappe à la sociologie des professions pour s'inscrire dans d'autres champs de recherche, comme la déviance<sup>3</sup>, la séparation conjugale<sup>4</sup>, ou encore l'anorexie<sup>5</sup>. Car cette notion permet, avant tout, de retracer le parcours d'un individu à l'échelle d'une vie. Mais, comme le rappelle Olivier Fillieule, la notion de carrière regroupe en fait deux types d'analyse : d'une part, l'analyse diachronique, qui s'intéresse à « *la transformation des identités et des mécanismes sociaux à l'œuvre dans ces transformations* », et d'autre part, l'analyse synchronique, qui entend prendre en compte « *la pluralité des sites d'inscription des acteurs sociaux* ».<sup>6</sup>

Cette communication tente de conjuguer ces deux types d'analyse en s'intéressant aux trajectoires de vie de trois militantes, Jeanne, Louise et Christine.<sup>7</sup> Ces trois femmes appartiennent à la même génération – Jeanne et Christine sont nées en 1946, Louise, en 1947. Elles ont toutes trois une situation conjugale stable, sont mères et grand-mères. Actuellement retraitées, elles exerçaient auparavant des professions intellectuelles : Professeur d'Université ; gynécologue-obstétricienne ; enseignante dans le secondaire. Leur engagement se situe à la

---

<sup>1</sup> FILLIEULE (O.), « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », *Revue française de science politique*, 51 (1-2), février-avril 2001, p. 199-215.

<sup>2</sup> HUGUES, (E.), *Men and their work*, Greenwood Press, 1981 (édition originale, 1958)

<sup>3</sup> BECKER (H.), *Outsiders* [éd. originale, *Outsiders*, New York (N. Y.), 1963], Paris, Métailié, 1985.

<sup>4</sup> VAUGHAN, (D.), *Uncoupling. Turning Points in Intimate Relationships*, Oxford, Oxford University Press, 1986.

<sup>5</sup> DARMON, (M.), « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *Politix*, 82 (2), 2008, p. 149-168.

<sup>6</sup> FILLIEULE, (O.), « Carrières militantes », in FILLIEULE, (O.), MATHIEU, (L.), PECHU, (C.), (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, p. 85-94

<sup>7</sup> Les entretiens ont été anonymés.

sortie de l'adolescence et dure, pour Jeanne et Christine, depuis près de cinquante ans. Louise a, quant à elle, ralenti son activité militante en 1975, à la naissance de son premier enfant. Ces trois parcours d'engagement, qui ont embrassé des causes bien différentes, sont pourtant similaires sur un point précis : on pourrait penser, à première vue, qu'il s'agit de reconversions militantes. En effet, les causes pour lesquelles ces femmes s'engagent sont soigneusement choisies en fonction de leurs compétences professionnelles : Jeanne a mis ses compétences universitaires au service de plusieurs associations ; Louise a milité en faveur de l'avortement ; et Christine s'est engagée dans des syndicats enseignants. Pour autant, cette notion de reconversion semble devoir être questionnée *a minima*. Les reconversions reposent d'ordinaire sur trois dimensions fondamentales : il s'agirait d'un déplacement du champ professionnel au champ militant (ou vice-versa), qui bénéficie d'une capitalisation des savoir-faire et des compétences, et qui témoigne d'une transformation affectant les manières d'être et de penser<sup>8</sup>. Mais dans ce phénomène, Sylvie Tissot note une curieuse ambivalence entre une volonté « *d'inertie et de recomposition* », choisissant dès lors une approche cognitive pour expliquer une « *fidélité à soi* » qui aurait partie liée avec les idées et les valeurs que défendent les militants. Or cette fidélité à soi qui rend d'une certaine manière les carrières professionnelles et militantes « *indissociables*<sup>9</sup> » pourrait aussi trouver un facteur explicatif de type affectif et émotionnel, et c'est ce que cet article tente de démontrer.

Suivant la perspective ouverte par Anselm Strauss<sup>10</sup>, nous nous intéresserons aux différentes sphères : professionnelle, militante, et privée, qui composent ces identités individuelles, et aux passages de l'une à l'autre, en essayant avant tout de penser la continuité. En effet, est-ce seulement la capitalisation de certaines ressources et savoir-faire qui peut expliquer le passage de la sphère professionnelle à la sphère militante? Et, selon la fameuse théorie d'Albert Hirschman<sup>11</sup>, est-ce seulement la déception qui entraînerait le retrait de la sphère militante ou au contraire le désinvestissement dans la sphère privée? Si certains auteurs s'emploient aujourd'hui à analyser les conséquences biographiques de l'engagement et pensent également à l'aune des trois sphères que nous évoquons<sup>12</sup>, il semble que le socle commun qui les lie peine à être formalisé. Autrement dit, comment rendre compte des éléments de continuité entre ces différentes sphères? Sans recourir à des catégories par trop psychologisantes, il semble que le recours à la notion de sensibilité primordiale puisse être, en l'espèce, d'un grand secours. Par là, nous entendons « *certaines manières de ressentir et de réagir qui, du fait de leur origine précoce, revêtent une importance cruciale dans la succession des investissements individuels ultérieurs* ». <sup>13</sup> On peut émettre l'hypothèse que les sensibilités à l'origine de la profession ou de l'entrée en militance sont, *a priori*, identiques, et qu'elles se construisent de manière précoce dans l'enfance, comme le montrent les récents travaux de Christophe Traïni sur les militants de la cause animale<sup>14</sup>. Cette dimension affective

---

<sup>8</sup> Cette définition est la synthèse du chapitre introductif « Les reconversions militantes », de Sylvie Tissot, dans TISSOT, (S.), GAUBERT, (C.), LEUCHIEN, (M-L.), (dir.), *Reconversions militantes*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2005

<sup>9</sup> TISSOT, (S.), *op. cit.*, p. 17

<sup>10</sup> STRAUSS, (A.), *Continual Permutations of Action*, New York (N. Y.), Aldine de Gruyter, 1993.

<sup>11</sup> HIRSCHMAN, (A.O.), *Bonheur privé, action publique*, Paris, Fayard, 1983

<sup>12</sup> Voir notamment le dossier coordonné par LECLERCQ, (C.), et PAGIS, (J.), « Les incidences biographiques de l'engagement, Socialisations militantes et mobilité sociale », *Sociétés contemporaines*, 2011/4 n° 84

<sup>13</sup> TRAÏNI, (C.), « L'enfance et les sensibilités primordiales de la lutte pour la protection animale », in MUXEL, (A.), (dir.) *La Politique au fil de l'âge*, Paris, Presses de Sciences Po, 2011, p. 213-228

<sup>14</sup> Voir TRAÏNI, (C.), chap. cit., et TRAÏNI, (C.), « Les émotions de la cause animale. Histoires affectives et travail militant », *Politix*, 2011/1, n°93

et émotionnelle, trouvant son origine dans l'histoire privée et familiale des individus, pourrait en partie expliquer le lien indissociable entre les carrières professionnelles et les carrières militantes<sup>15</sup>.

### **RECONSTRUIRE DES SENSIBILITÉS AVEC DES ENTRETIENS NON-DIRECTIFS : METHODE DEVEREUX ET ANALYSE INDICIAIRE**

Nous avons mené pendant trois mois (octobre-décembre 2013) une série d'entretiens non-directifs : quatre sessions de deux à trois heures ont été consacrées à chacune des militantes. A l'encontre du principe de diversification communément admis dans les entretiens non-directifs<sup>16</sup>, l'échantillon a été constitué sur un principe d'homogénéité en fonction de l'âge (soixante ans et plus), de la profession (intellectuelle), du parcours d'engagement, et de la sensibilité politique (de gauche), cette homogénéité permettant de mieux souligner les convergences et les divergences émotionnelles. En neutralisant un certain nombre de variables sociologiques lourdes, nous sommes conduits à concentrer notre attention sur les variables émotionnelles comme variables indépendantes pour expliquer ces carrières militantes. Aussi assumons-nous le « caractère non-représentatif de l'entretien » selon les mots de Stéphane Beaud<sup>17</sup>, afin de mieux comprendre la formation des sensibilités. Si Louise cesse de militer en 1975, elle nous a servi de « témoin » dans cette expérience, en mettant en relief les caractéristiques des deux autres militantes dont le parcours d'engagement n'a été marqué par aucune interruption du lycée jusqu'à nos jours. Comme on le verra par la suite, Louise présente un tempérament relativement différent des deux autres enquêtées.

Pour reconstruire ces sensibilités, il convenait de réaliser des entretiens approfondis qui se répétaient dans le temps, afin de créer un climat de confiance, de pouvoir aussi revenir sur certaines contradictions, ou explorer certains sujets plus difficiles à aborder d'emblée. Cette méthodologie « au long cours », est inspirée, entre autres, de l'ouvrage de Daniel James, *Doña María, Historia de vida*<sup>18</sup>, dans lequel l'historien américain mène une série d'entretiens avec la même militante péroniste de septembre 1987 à juin 1988. Tout comme Jean-Baptiste Legavre, nous souscrivons à l'idée que la neutralité axiologique rigoureuse en situation d'enquête relève du mythe scientifique<sup>19</sup>, d'autant plus lorsque le chercheur se met en quête de dimensions affectives et émotionnelles. Les travaux d'Olivier Schwartz<sup>20</sup>, déjà, s'intéressaient à la notion d'intimité, qui, évidemment, n'est pas sans rapport avec celle de sensibilité, et montraient que pour approcher cet espace secret, caché et familier<sup>21</sup>, la

---

<sup>15</sup> Précisons que la littérature anglo-saxonne est riche d'articles sur la notion d'enfance et de construction psychologique enfantine en science politique. Le nombre de signes de cet article étant limité, nous prévoyons dans un article ultérieur de dresser un tableau exhaustif de cette littérature.

<sup>16</sup> MICHELAT, (G.), « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie », *Revue française de sociologie*, 1975, 16-2. p. 229- 247. Voir également : DUCHESNE, (S.), « Pratique de l'entretien non-directif », dans *Les Méthodes au concret*, Paris, PUF, 2000.

<sup>17</sup> BEAUD, (S.), « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique» », *Politix*, Vol. 9, N°35. Troisième trimestre 1996. p. 226-257.

<sup>18</sup> JAMES, (D.), *Doña María. Historia de vida, memoria e identidad política*, Buenos Aires, Manantial, 2004

<sup>19</sup> LEGAVRE, (J-B.), « La «neutralité» dans l'entretien de recherche. Retour personnel sur une évidence », *Politix*. Vol. 9, N°35. Troisième trimestre 1996. p. 207-225.

<sup>20</sup> SCHWARTZ, (O.), *Le Monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1989

<sup>21</sup> Pour une définition extensive de la notion d'intimité, se reporter à BERREBI-HOFFMANN (I.), « Les métamorphoses de l'intime. Repenser les relations entre le public et le privé au travail », *Empan*, 2010/1 n° 77, p. 13-17.

« méthode Devereux » pouvait se révéler particulièrement féconde<sup>22</sup>. Il s'agit de ne pas faire abstraction de la position subjective du chercheur ni même de la considérer comme un biais purement négatif, mais, au contraire, d'intégrer ces aléas de la recherche comme de possibles atouts. L'empathie et les relations de proximité étant au coeur de notre enquête, cette méthode qui commande au chercheur d'entrer, de façon contrôlée, dans le monde des enquêtés et d'abandonner sa position distanciée nous a paru idoine au moment des entretiens. Un des défis méthodologiques a été, dans un premier temps, de gagner la confiance des enquêtées, et, dans un second temps, de leur faire « oublier » le cadre de l'entretien. Notre proximité professionnelle, qui aurait pu s'avérer un handicap, aura finalement constitué un avantage pour trouver une juste distance. En effet, se pose souvent la question du rapport de domination dans les entretiens<sup>23</sup> ; or, le fait d'appartenir toutes quatre à la même catégorie socio-professionnelle a favorisé la construction d'une situation plus égalitaire, que nous avons pu mettre à profit, notamment lors de nos relances. Un autre point commun, mais non des moindres, est le fait que nous sommes toutes quatre des femmes. Il était donc beaucoup plus aisé de mener ces entretiens où étaient abordés les liens amoureux, le rapport à la sexualité et l'intimité conjugale. De même, lorsqu'ont été évoquées les relations mère / fille ou père / fille, le processus d'identification était, là encore, plus opératoire. Pour finir, l'importance de l'effet d'âge n'est pas négligeable : toutes trois retraitées, grand-mères, ayant perdu leurs parents, elles entreprennent avec entrain un travail de mémoire et de retour au passé – preuve en est l'ardeur avec laquelle Jeanne s'est plongée dans ses agendas des années 1960 et 1970, pour retrouver les dates et la durée de ses réunions dans des associations militantes.

L'analyse ultérieure du discours des militantes repose sur une analyse de contenus, mais aussi et surtout sur une analyse indicielle, empruntée aux travaux de Carlo Ginzburg<sup>24</sup>. A ce titre, nous n'avons pas seulement pris en compte le discours énoncé par les militantes, mais également le sous-texte, comme les double-sens et contradictions infimes, qui demandent, pour être perçus, une forte dose d'empathie et de sensibilité de la part du chercheur, et qui ne peuvent apparaître pleinement que grâce à la répétition des sessions d'entretien. A ce sous-texte se sont ajoutés les signes non-verbaux, tout autant signifiants que les signes verbaux, comme les positions corporelles des militantes, leur débit de parole, leur manière de se comporter pendant l'entretien, non seulement avec nous, mais aussi avec leur environnement – leur manière de répondre au téléphone qui traduit, ou non, une forme d'hyperactivité, leurs interactions avec le conjoint ou les enfants que nous pouvions

---

<sup>22</sup> DEVEREUX, (G.), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980

<sup>23</sup> «Comprendre», chapitre conclusif de *La Misère du Monde*, BOURDIEU, (P.), (dir.), *La Misère du Monde*, Paris, Seuil, 1993

<sup>24</sup> L'historien Carlo Ginzburg relate dans son article « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice » (GINZBURG, (C.), « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, 1980/6 n° 6, p. 1-32.), la genèse de ce qu'il appelle le paradigme indiciel. Cette méthode de recherche a d'abord été formalisée dans la critique d'art par Morelli, mais l'expertise iconographique n'a pas le monopole de cette méthode qui se retrouve également dans la littérature policière, notamment dans les romans de Conan Doyle, et dans la psychanalyse freudienne. Outre la concordance temporelle et le fait que tous trois s'appuient sur les « *déchets, sur les données marginales considérés comme révélateurs* », un autre point commun complète l'analogie établie par Ginzburg entre les trois hommes : la médecine. Ginzburg en conclut que ces trois scientifiques s'inspirent de la sémiotique médicale, qui consiste à poser un diagnostic de manière intuitive à partir de symptômes difficilement observables. Selon Carlo Ginzburg, l'historien peut se prévaloir de la même méthode, qui se distingue par trois grands traits : l'individualité de l'objet d'analyse, le caractère indirect du déchiffrement, et le caractère conjonctural. On pourrait arguer du fait que cette méthode est par trop individualisante et n'a pas de vertus explicatives générales, mais pourtant, « *De minuscules détails paléographiques ont été utilisés comme des traces permettant de reconstituer des échanges et des transformations culturels (...)* »

entrapercevoir chez elles et qui nous permettaient de voir l'intimité en action. L'observation du lieu de vie fait aussi pleinement partie de l'analyse, car il traduit une position sociale et, dans le même temps, est l'espace où s'exprime une sensibilité – d'aucunes conservent soigneusement dans une armoire toutes les archives concernant leur militance.

Après avoir montré que l'engagement militant de Jeanne, Louise et Christine, ne peut se comprendre seulement en termes de conversion de ressources professionnelles, nous nous intéresserons à la notion de *caritas* qui formate leur sensibilité primordiale, et qui leur permet à la fois de se conformer à leur système de valeurs familiales et de le transgresser. Enfin, nous montrerons que l'engagement suscite un écho profond et persistant dans l'histoire privée et intime des militantes, qui trouvent un « intérêt au désintéressement » non négligeable.

### ***REINVESTIR UN SAVOIR PROFESSIONNEL DANS L'ENGAGEMENT? LES LIMITES D'UN RAISONNEMENT EN TERMES DE PRATIQUES***

A première vue, l'on pourrait penser que Jeanne, Louise et Christine réinvestissent dans la sphère militante des compétences et des savoir-faire qu'elles ont acquis dans leur sphère professionnelle respective, universitaire ou médicale. Si la notion de compétences est bien discriminante dans le choix des causes qu'elles défendent, il n'en reste pas moins qu'un processus de narcissisation est à l'oeuvre dans la mobilisation de ces ressources et que leur rapport distancié à la politique relève d'une stratégie de distinction en lien avec leur prime socialisation. D'autre part, il convient de s'interroger sur la formation de ces tempéraments qui placent le travail au sommet de leur échelle de valeurs : on verra notamment que le désinvestissement de la sphère privée au profit de la sphère publique n'a pas uniquement pour origine un sentiment de déception ou d'ennui, mais qu'il est au contraire le résultat d'une sensibilité primordiale.

### ***UN RÉPERTOIRE PROFESSIONNEL ENTRAÎNANT UNE REVALORISATION IDENTITAIRE***

La militance de ces femmes a un lien direct avec leur activité professionnelle : Louise s'engage dans le mouvement *Choisir* parce qu'elle est gynécologue-obstétricienne ; Jeanne met ses compétences universitaires au service de plusieurs associations ; Christine s'implique dans les syndicats enseignants et aujourd'hui, au sein d'une association culturelle locale dans sa ville de résidence. Pour ces femmes, la notion de militance est indissociable de celle de compétence.<sup>25</sup> C'est pourquoi leur répertoire d'action est particulièrement inventif : les manifestations et autres pétitions ont bien peu leur faveur, et ce, pour trois raisons. Tout d'abord, les mouvements de foule où la police peut intervenir leur font peur. Longuement elles sont revenues sur les événements de mai 68 où les charges éventuelles de la police et les débordements violents des autres manifestants leur faisaient craindre pour leur intégrité physique : « *J'avais participé à beaucoup de manifs à la fin de la guerre d'Algérie, on risquait de se faire tabasser par les flics et c'était très angoissant. Moi je suis petite de taille, ça me faisait peur. [...] Mais cette fois, je trouvais inutile de risquer de se faire blesser*

---

<sup>25</sup> Nous entendons le terme de compétences au sens de Bernard Lahire : « *Des savoirs et savoir-faire bien circonscrits, liés à une circonstance ou à une pratique bien spécifique.* », dans LAHIRE, (B.), *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Nathan, 2002

*pour une cause qui n'était pas vraiment palpable...<sup>26</sup> »* Ensuite, elles savent que d'autres individus s'engageront pour ce type de causes, ce qui n'est pas sans nous renvoyer au paradoxe d'Olson<sup>27</sup> : ainsi, lorsqu'elles n'ont pas de compétence spécifique, ont-elles tendance à se comporter en free rider. Enfin, elles ne sont pas certaines que ce type d'action puisse aboutir à des résultats concrets : *« Ben, quand on voit les manifs, par exemple contre la guerre en Irak, ça n'a servi à rien, tous ces millions de gens qui ont manifesté...<sup>28</sup> »* Mais il semble réducteur de raisonner ici uniquement en termes de pratiques et de ressources du militantisme : bien qu'on ne puisse nier le lien évident entre répertoire professionnel et répertoire militant, il semblerait que l'utilisation de ces ressources techniques tient également à des raisons psychologiques. Ces femmes ont besoin d'une part de se sentir indispensables, et, d'autre part, de voir les résultats concrets de leurs actions : leurs compétences spécifiques entraînent une reconnaissance de leur activité et une revalorisation identitaire. Ce faisant, elles peuvent se distinguer des « autres militants », qui, eux, restent dans l'anonymat de la foule des manifestants.

C'est en effet la conscience de leurs savoir-faire qui les incite à choisir les causes pour lesquelles elles s'engagent, car la compétence permet un double mouvement : d'une part, elle assure aux militantes d'avoir prise sur le réel ; d'autre part, elle légitime leur présence dans le mouvement et les valorise :

Le DAL par exemple, je pense que c'est une assez bonne association. Mais ça prend du temps, de l'énergie, et puis je vous donne peut-être pas cette impression mais je pense que je suis un peu timide.

*Alors parlons de votre timidité.*

Ben le DAL je me dis que si j'étais entraînée par quelqu'un, j'irais peut-être, mais je me vois pas arriver comme ça en disant bonjour, moi je suis là... Voyez?

*Pourquoi?*

Dans l'avortement, j'avais la vraie connaissance du drame que c'était. [...] Pour le DAL je suis pas sûre que j'ai très envie de passer un samedi après-midi près des tentes sur le quai de Valmy. Mais si je parle du DAL c'est parce que je pense que ce sont des actions qui peuvent réussir. Alors que dire qu'on est contre la réforme des retraites, ça ne sert à rien.<sup>29</sup>

Ces trois femmes, paradoxalement peu sûres d'elles-mêmes, s'identifient complètement à leur métier. Elles sont rarement à l'origine d'initiatives mais apparaissent avant tout comme des chevilles ouvrières sans lesquelles le mouvement ne pourrait faire d'avancées concrètes. Tout comme Louise, Jeanne fait état de sa timidité : elle a du mal à aller à des dîners ou des soirées où elle ne connaît personne, et se plaint de son manque d'imagination pour initier certains types d'actions militantes ou d'énergie pour se lancer dans l'organisation de colloques. Mais, comme elle le précise, une fois que l'action est déclenchée, elle suit le mouvement, s'y implique, et désire que les actions soient menées à la perfection. Seulement, ces femmes ne sont pas les moteurs des causes pour lesquelles elles militent. Louise a d'ailleurs rejoint le mouvement *Choisir* suite à une rencontre fortuite dans un train avec une collègue qui se rendait à une réunion parisienne ; et bien que la militance de Jeanne soit à présent complètement autonome, il lui est aussi arrivé, dans une première période, de militer dans

---

<sup>26</sup> Entretien avec Jeanne, 1<sup>ère</sup> session, octobre 2013.

<sup>27</sup> OLSON, (M.), *Logique de l'action collective*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978

<sup>28</sup> Entretien avec Louise, 1<sup>ère</sup> session, octobre 2013.

<sup>29</sup> Entretien avec Louise, 2<sup>ème</sup> session, octobre 2013.

certaines associations ou syndicats avec son conjoint. On est assez loin de la figure d'entrepreneur de cause développée par Anthony Oberschall<sup>30</sup>.

Cette technicité certaine de l'engagement, notable lorsque l'on raisonne en termes de pratiques, pourrait un temps nous laisser penser que ces femmes préfèrent l'ombre à la lumière. Ce serait oublier un peu rapidement la médiatisation dont Jeanne fait l'objet et les conduites à risques que Louise affectionnait lorsqu'elle militait. Cette dernière participe peu aux réunions nationales de *Choisir*, et préfère organiser une permanence à Reims où elle reçoit des femmes en situation de détresse pour organiser leur voyage en Angleterre ou en Hollande pour se faire avorter. Parallèlement, elle pratique elle-même des avortements clandestins, ce qui occasionne quelques montées d'adrénaline dues aux risques encourus par les patientes, mais dues également à une éventuelle répression policière. Sans pouvoir affirmer avec certitude que Louise aime à se comporter en héroïne, on peut néanmoins supposer que là se joue un processus de narcissisation<sup>31</sup> :

J'ai commencé les avortements clandestins quand le MLAC a été organisé. Il y avait le MLF mais qui ne faisait pas de choses pratiques, le MLAC, et puis parallèlement, Gisèle Halimi avait fondé *Choisir*. [...] On a organisé des permanences pour des dames qui avaient ce problème, et on les envoyait en Hollande ou en Angleterre, on avait des adresses. Et puis très vite on s'est mis à organiser des avortements clandestins. [...] Là j'ai le souvenir d'un truc extrêmement clandestin, on faisait extrêmement attention parce que c'était vraiment dangereux. D'abord c'était un petit peu dangereux parce qu'on peut avoir une hémorragie, un problème, on n'est pas à l'abri. Et puis la police veillait. Et ça on en a eu la preuve formelle. C'était notre deuxième avortement, une amie du groupe avait prêté son appart, la jeune femme était venue chez elle, et j'étais venue avec mon amie du train, et on a appris le lendemain qu'une autre militante du groupe à qui on n'avait rien dit du tout, à l'heure pile de l'avortement, avait eu la visite des flics. Et les flics étaient restés et avaient fouillé chez elle. Donc on s'était dit qu'il fallait vraiment faire très attention.<sup>32</sup>

Louise, tout comme Jeanne et Christine, aime à défendre les opprimés et les causes perdues, et à ce titre, elle ne répugne pas à quelques actions d'éclat, comme le fait de faire chanter un médecin véreux pour récupérer l'argent d'une patiente dont l'avortement a mis la vie en danger, ou encore d'aller tagger des tableaux d'amphithéâtres à l'Université de Reims au sein du département de philosophie jugé réactionnaire. Mais si ces trois femmes sont « *pour les petites gens* »<sup>33</sup>, elles se tiennent néanmoins en-dehors de la sphère proprement politique. Dans ce choix se joue une volonté de « distinction » par rapport à un milieu familial, qui fait écho au processus de narcissisation.

---

<sup>30</sup> OBERSCHALL, (A.), *Social conflicts and Social Movements*, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall Inc., 1973

<sup>31</sup> DAUVIN, (P), SIMEANT, (J.), *Le Travail humanitaire. Les acteurs des ONG, du siège au terrain*, Paris, Presses de Sciences Po, 2002. Voir plus particulièrement le chapitre 4 « Se réaliser en faisant de sa vie un roman. »

<sup>32</sup> Entretien avec Louise, 1<sup>ère</sup> session, octobre 2013.

<sup>33</sup> Cette expression est souvent répétée en entretien par Louise : « *A l'hôpital, il y avait ce côté : "Madame X. elle est pour les petites gens"*. » (Entretien avec Louise, 3<sup>ème</sup> session, novembre 2013)

## **UNE STRATÉGIE DE DISTINCTION LIÉE A LA PRIME SOCIALISATION**

Si les causes pour lesquelles ces femmes militent sont ouvertement politiques, aucune d'elles n'a jamais adhéré à un parti. Les parents de Louise, dont le père était haut-fonctionnaire, et ceux de Christine, petits employés dans une usine textile du Nord de la France, d'origine ouvrière, étaient gaullistes ; la famille de Jeanne appartenait à la moyenne bourgeoisie et son père avait un long passé d'engagement politique (communiste jusqu'en 1936, puis à la SFIO, et au Mouvement Fédéraliste Européen). Les parents de Louise et de Christine allaient voter régulièrement, mais ne militaient pas et ne discutaient pas beaucoup de politique devant leurs enfants. Toutes trois ont aujourd'hui une sensibilité de gauche et se rendent systématiquement aux urnes. Christine vote généralement PS ; Louise et Jeanne, lors des élections présidentielles, émettent un vote dissident au premier tour (PC pour Louise et Vert pour Jeanne ; toutes deux, dans leur jeunesse, ont parfois voté LCR) avant de rallier le PS au second tour. Au vu de leur milieu d'interconnaissances, le jeu partisan aurait pu, à un moment de leur parcours, susciter leur intérêt ; il n'en est rien. Louise a approché de près l'arène électorale en 1988, lorsque, par amitié, elle a accepté d'être nommée Présidente du comité de soutien à François Mitterrand pour la région de l'Aisne. Mais elle est ressortie déçue de cette expérience :

Ça m'est un peu tombé dessus comme ça, parce que j'étais très amie avec un député dans l'Aisne. [...] Les deux premiers meetings j'ai trouvé ça amusant, et puis après, franchement, je trouvais ça plutôt casse-pieds. [...] Ce que j'en disais, c'est que c'est un peu du blabla tout ça... du brassage d'air... J'ai jamais eu l'impression de faire, d'agir. [...] Dans *Choisir*, on a l'impression de faire avancer quelque chose, là on fait rien avancer du tout.<sup>34</sup>

Ces femmes revendiquent le fait de faire de la politique « autrement », en dissociant le discours, qui leur semble relever uniquement du domaine des partis, de la pratique, qu'elles associent étroitement à la militance. Pour autant, on ne peut parler de « déçues de la politique » : leur attitude de refus est plutôt fondée sur le fait qu'elles n'en ont jamais rien attendu. La militance associative ne constitue pas une sphère de repli après une militance partisane avortée. Ce regard dépréciatif sur les partis s'explique en partie par le milieu social et culturel auquel elles appartiennent. En effet, Jeanne et Louise ne sont pas étrangères à une certaine stratégie de distinction, puisque les votes qui les attirent se situent à la marge de l'échiquier politique traditionnel. Toutes deux issues de familles aisées, elles vivent dans des appartements parisiens plutôt cossus dont elles sont propriétaires, et exercent des professions intellectuelles et médicales supérieures. Or, elles reconnaissent voter pour des candidats marginaux, ou même, dans le cas de Louise, voter blanc. Cette volonté de distinction et cette distance au rôle se retrouvent dans d'autres comportements relevant de leur vie privée et de leur intimité : Jeanne ne s'est jamais mariée avec son conjoint, relevant avec amusement le fait qu'elle a dû être « *la première "fille-mère" Professeur d'université* », et refuse de se comporter comme une épouse, une mère et une enseignante « *classique* » ; Louise s'exprime dans un langage châtié mais agrmente son discours d'interjections familières prononcées dans un style très direct, ce qui lui vaut ce commentaire de ses enfants : « *Avec Maman, c'est raide comme balle* ». Qu'il s'agisse de comportements sociaux ou de signes de langage plus ténus, on reconnaît dans ces deux cas le témoignage d'une aisance de classe. Au contraire, Christine, issue d'un milieu beaucoup plus modeste, vivant en province, enseignante dans des lycées techniques puis dans le secondaire voie générale, vote PS dès le premier tour ; elle ne cherche pas à se singulariser mais plutôt à s'intégrer dans le jeu politique :

<sup>34</sup> Entretien avec Louise, 2<sup>ème</sup> session, octobre 2013.

J'aime pas du tout la politique politicienne, je suis assez dégoûtée de ce qui se passe... Mais j'ai toujours voté à gauche, ça c'est indéfectible. Extrême-gauche, j'aimerais bien, mais je vois l'état dans lequel ils sont, et c'est non. Alors je vote à gauche, PS. Et j'ai toujours voté. C'est un devoir. Mais voter à gauche ça ne m'empêche pas de critiquer. [...] Je me définirais plutôt comme anarcho-syndicaliste. J'ai toujours admiré mon beau-père qui travaillait, qui est passé de boîte en boîte, qui s'est toujours battu contre ce qu'il estimait injuste. Et lui était anarcho-syndicaliste, cégétiste. Si à un moment donné mon mari avait voulu se faire élire, j'aurais suivi. Mais moi je crois plutôt à l'action menée à la base.<sup>35</sup>

### ***DÉSINVESTISSEMENT DE LA SPHÈRE PRIVÉE ET SURINVESTISSEMENT DANS LA SPHÈRE PROFESSIONNELLE : COMPRENDRE DES TEMPÉRAMEMENTS CONSCIENCIEUX***

Ces militantes s'identifient avant tout à leur pratique professionnelle. Elles attachent une grande importance au travail qu'elles semblent placer au sommet de leur échelle de valeurs. Reste à savoir comment s'est formé ce tempérament consciencieux à l'extrême qui les empêche de prendre du temps pour elles ou pour des activités quotidiennes sans but intellectuel ni militant. On supposera ici que l'engagement public n'est pas lié à des événements biographiques particulièrement marquants<sup>36</sup> et qu'il n'est pas non plus le fruit de déceptions propres à la sphère privée, mais qu'il s'inscrit dans la continuité d'une sensibilité qui s'est construite dans l'enfance.

Ni Jeanne ni Christine ne savent faire la cuisine ; ce sont leurs conjoints à qui cette tâche logistique est dévolue. Une pause dans leurs activités leur semble inenvisageable : « *Décider que je vais aller me promener c'est compliqué*<sup>37</sup> ». De la même manière, les vacances ne sont pas une véritable source de plaisir<sup>38</sup>. Ce rejet de l'hédonisme est apparu tout à fait notable lorsqu'a été abordée la question de l'éducation des enfants et du rapport à la maternité. Jeanne et Christine n'aiment ni ne savent jouer ; elles ont laissé cette occupation à leurs conjoints respectifs.<sup>39</sup> Les fantasmes de temps libre qu'elles auraient pu avoir à la retraite sont derrière elles : elles préfèrent se consacrer à des tâches liées à leur militance.<sup>40</sup> Alors que Jeanne pensait, après soixante ans, pouvoir être une « *chercheuse à temps plein* », elle se retrouve submergée par ses activités au service de son association. Christine, elle, pensait avoir du temps pour « *écrire et se mettre à la peinture* »<sup>41</sup>, mais son hyperactivité l'empêche de se ménager du temps pour elle. A l'inverse, Louise semble témoigner d'une sensibilité bien différente : sa militance se ralentit à partir de 1975, année qui correspond à la naissance de son fils, mais aussi à la Loi Veil – pour elle, le travail militant est terminé puisque l'action menée a fini par aboutir. Elle s'est énormément occupée de ses deux enfants,

---

<sup>35</sup> Entretien avec Christine, 4<sup>ème</sup> session, décembre 2013.

<sup>36</sup> Nonna Mayer évoque par exemple les travaux de Nathan Tesk (*Political Activists in America*, 1997) pour décrire la notion « d'événements critiques » qui marqueraient l'entrée dans l'engagement. (MAYER, N., *Sociologie des comportements politiques*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 237). C'est en partie à l'encontre de cette approche en termes d'événements que nous inscrivons notre recherche.

<sup>37</sup> Entretien avec Jeanne, 3<sup>ème</sup> session, novembre 2013.

<sup>38</sup> Entretien avec Jeanne, 3<sup>ème</sup> session, novembre 2013.

<sup>39</sup> Entretien avec Christine et avec Jeanne, automne 2013.

<sup>40</sup> Entretien avec Jeanne, 3<sup>ème</sup> session, novembre 2013.

<sup>41</sup> Entretien avec Christine, 1<sup>ère</sup> session, octobre 2013.

n'hésitant pas à « *faire le taxi tous les mercredis* » pour les amener à leurs activités artistiques et sportives, alors que Jeanne n'a « *jamais pris une journée pour (son) fils* ». Bien que Louise se soit beaucoup investie dans sa profession, elle a endossé le rôle de mère avec bonheur et passion.<sup>42</sup> Elle accorde également une grande importance aux sorties culturelles et aux soirées entre amis. Finalement, l'engagement militant n'apparaît plus ici comme un simple arbitrage entre différentes activités quotidiennes, mais comme une des conséquences d'une certaine conception de la maternité, de l'éducation des enfants et de la vie domestique :

La naissance de mon fils n'a pas eu beaucoup d'impact sur mes activités. Il y avait la crèche. Le samedi il allait chez ma maman. Ensuite quand il a été à l'école maternelle, il allait au centre de loisirs et à la garderie. Je trouvais ça formidable de ne pas entendre parler des devoirs à la maison. [...] Honnêtement ça ne m'a pas beaucoup entravée. [silence] L'idée qu'on doit tout aux enfants, que ce doit être le centre du monde, je n'y ai jamais adhéré.<sup>43</sup>

On peut se demander pour quelles raisons, à la fois sociologiques et psychologiques, ces femmes attachent autant d'importance au travail. Pour Christine, le travail est une valeur transmise par ses parents, qui refusent de lui payer ses études par manque de revenus et la contraignent à leur reverser une partie de sa paie de surveillante ; il est aussi un moyen d'échapper aux contraintes d'un milieu d'origine extrêmement modeste. En travaillant après son baccalauréat comme surveillante puis comme professeur remplaçante, Christine peut aller à l'Université et poursuivre ses études de philosophie. Mais si le travail permet d'échapper à un milieu social peu favorisé, il permet aussi de se conformer à un impératif familial de réussite sociale. C'est le cas de Louise, fille d'un grand universitaire français qui valorise chez ses enfants la réussite scolaire dès leur plus jeune âge : « *Il y a eu une année où tous mes frères et soeurs ont eu le prix d'excellence sauf moi. Mon père me disait, parce que souvent quand on arrivait à table notre père nous demandait nos notes, et moi j'avais toujours 12, mon père me disait : "Oui c'est bien, tu es notre bonne petite moyenne". Donc voilà...* » On peut émettre l'hypothèse que Louise a cherché, après sa scolarité au lycée, à se distinguer elle aussi dans cette fratrie où tous témoignent de compétences intellectuelles et / ou artistiques exceptionnelles. Le passage précité se situe d'ailleurs immédiatement après l'évocation de ses difficultés à trouver sa place et sa féminité entre ses deux soeurs – Louise est la troisième d'une famille de cinq enfants. Sa soeur aînée, qui la précède de onze mois seulement, était particulièrement brillante. Alors que Louise était au collège et au lycée une élève relativement moyenne, elle s'épanouit en médecine et décroche à seulement vingt-trois ans une place d'interne. Cette réussite au concours est aussi synonyme de départ de la maison familiale, puisque Louise est mutée à Reims. Comme pour Christine, la réussite dans les études permet d'échapper à son milieu, non en termes socio-professionnels – Louise reproduisant ce que sa famille attend d'elle – mais en termes d'environnement socio-affectif. En effet, les deux femmes témoignent d'une atmosphère familiale particulièrement lourde. Christine revient souvent sur « l'enfermement » qu'elle éprouve dans cette famille où les études ne sont pas valorisées et où elle doit lire en cachette :

Ça a commencé quand je me suis rendu compte que dans ma famille j'étais pas comme les autres. C'est-à-dire que pour moi ce qui était important c'était d'être curieuse et de toujours chercher ce qui était pas dans le clan, dans le carcan familial. Donc l'école, par exemple. Les livres on n'en avait pas, j'ai dû me battre pour avoir des livres. Y avait pas grand chose, quoi. Y avait pas de musique. Mais très vite j'ai

---

<sup>42</sup> Entretien avec Louise, 2<sup>ème</sup> session, octobre 2013.

<sup>43</sup> Entretien avec Jeanne, 3<sup>ème</sup> session, novembre 2013.

été entraînée là-dedans et ça a fait une première scission. C'était comme le début d'une vie, d'une renaissance, aller dans le sens d'une ouverture au monde. [...] Quand j'étais adolescente j'avais l'impression que l'horizon était fermé.<sup>44</sup>

Louise, quant à elle, insiste sur la maladie cardiaque de son père, la maladie oculaire de sa soeur, et le suicide de sa soeur aînée, à peine âgée de vingt-deux ans. Le travail n'est donc pas seulement un moyen d'échapper à un milieu social, mais aussi de s'émanciper, de s'affranchir, de découvrir de nouveaux horizons. Il est, en ce sens, associé symboliquement à la militance qui autorise, elle aussi, la découverte de nouvelles atmosphères, plus sympathiques et plus joyeuses. Mais si ces femmes sont tant attachées au travail, c'est aussi en raison des gratifications psychologiques qu'il leur offre. Jeanne fait état d'une forte angoisse existentielle : cette anxiété latente l'incite au perfectionnisme et à travailler en permanence :

Je suis très émotive et je suis d'un naturel très angoissé. Ça peut être les copies que j'ai pas bien machinées, un truc que je crois ne pas avoir bien fait, l'état de santé de mon fils. Non, non, je ne suis pas tranquille du tout. C'est comme s'il y avait une angoisse en moi qui devait forcément se porter sur quelque chose.<sup>45</sup>

La valeur travail sur laquelle se sont construites ces sensibilités militantes repose en fait sur de puissantes gratifications sociologiques et émotionnelles, qu'il s'agisse d'échapper à un milieu déterminé, de se conformer aux attentes parentales, de découvrir des atmosphères plus légères et plus conviviales, ou de soulager une angoisse de vivre.

### ***LA CARITAS AU FONDEMENT DE LA SENSIBILITÉ MILITANTE : UNE LOGIQUE DE RÉPARATION TOURNÉE VERS AUTRUI?***

La *caritas* semble un puissant mobile du militantisme de ces trois femmes tournées vers la souffrance d'autrui. Cette notion n'est pas sans renvoyer à une variable lourde, la religion, avec laquelle ces militantes entretiennent un rapport complexe. Toutes trois professent une laïcité féroce, mais deux d'entre elles – Louise et Christine – ont été élevées dans des familles catholiques très pratiquantes, au point que le premier acte de transgression significatif à leurs yeux a été de refuser d'aller à la messe une fois devenues adolescentes. La famille de Jeanne est juive, mais aucun de ses parents n'était croyant ni pratiquant. Alors que Louise et Christine rejettent avec virulence toutes les valeurs et croyances catholiques, Jeanne a choisi, non pas de pratiquer le judaïsme, mais de s'identifier à certaines valeurs. Ainsi voyage-t-elle plusieurs fois en Israël à l'âge de vingt ans, et séjourne-t-elle à plusieurs reprises dans des kibboutz. On ne peut pas dire que ces trois femmes se sont engagées dans des causes de type humanitaire ; et pourtant, force est de constater que leur tempérament s'oriente vers une forme de *caritas*. Mais deux logiques doivent être distinguées : d'une part, la *caritas* mue par une forme de culpabilité ; d'autre part, la *caritas* mue par une forme de compassion – bien évidemment ces logiques s'entremêlent au moment de l'engagement et nous les décomposons par souci de clarté analytique. Qu'il s'agisse de culpabilité ou de compassion, ces deux affects trouvent leur origine dans l'héritage familial ; mais, dans le cas

---

<sup>44</sup> Entretien avec Christine, 1<sup>ère</sup> session, octobre 2013.

<sup>45</sup> Entretien avec Jeanne, 2<sup>ème</sup> session, octobre 2013.

de la culpabilité, il s'agit de se conformer au système de valeurs transmis par la famille, tandis que la compassion conduit à terme à une transgression des codes familiaux.

### ***UNE CULPABILITÉ LIÉE À UN HÉRITAGE FAMILIAL***

La culpabilité semble une composante essentielle de l'économie émotionnelle de ces militantes. L'analyse des entretiens met au jour un sentiment qui trouve ses origines dans la classe sociale des intéressées ou dans leur environnement familial : soit il s'agit de payer une dette à la société, qui trouve son origine dans la réussite personnelle, soit il s'agit de gérer une culpabilité issue de l'influence parentale. C'est pourquoi nous parlerons ici de culpabilité sociale et de culpabilité familiale à la source de l'engagement.

Jeanne a conscience de sa position sociale privilégiée : issue de la moyenne bourgeoisie, elle est allée à l'école puis au collège dans le sixième arrondissement de Paris, n'a pas eu à travailler pour financer ses études, a obtenu sa thèse et son agrégation de manière précoce, ce qui a pu lui assurer rapidement une assise financière et une carrière prometteuse ; elle vit aujourd'hui dans l'aisance à Paris :

Moi j'ai milité dans des mouvements qui finalement étaient pour d'autres, s'adressaient à d'autres... Enfin, c'est peut-être aussi tout simplement le hasard des rencontres...

*Oh vous savez moi je ne crois pas trop au hasard.*

[Rires]. Ah vous ne croyez pas au hasard... Oui, s'occuper des autres, c'est important dans cette optique où moi j'ai tout.

*Mais donc vous culpabilisez d'avoir tout?*

Oh ben oui, quand même! [Rires]. Enfin je me sens toujours en dette, ça, c'est vrai. Et puis ma mère était comme ça, avec la dette. Pour tout, elle se sentait toujours en dette, il fallait toujours qu'elle donne. C'est marrant parce que justement il y avait des trucs qui m'énervaient chez elle, et maintenant ma cousine me fait remarquer que je fais la même chose qu'elle. [...] C'est vrai que si je faisais plus rien, je me sentirais mal... Parce qu'il y a aussi la mauvaise conscience. Je suis mue par ça, je dois tenir ça de ma mère, parce que mon père militait mais la mauvaise conscience il ne savait même pas ce que c'était... Ma mère, c'était la mauvaise conscience. Donc moi, j'ai mauvaise conscience en permanence. D'avoir tout eu dans la vie... De n'avoir jamais eu aucun problème... Et donc je pense que j'ai tout eu dans la vie, et il y a des causes à défendre, et si je ne fais rien, je me sens mal<sup>46</sup>.

Jeanne semble dans une logique de réparation : éprouvant une forte culpabilité d'avoir tout « eu » et d'appartenir à un milieu intellectuel favorisé, elle tente, tant bien que mal, de soulager son malaise en donnant aux autres de son temps et de ses compétences lorsqu'il s'agit de la militance, et de son argent pour ce qui est des dons à différentes associations. Cette sensibilité s'est bien évidemment construite dans l'enfance puisque Jeanne répète en fait un comportement hérité de ses parents : devenue jeune adulte, elle investit à son tour une pratique paternelle, la militance – pour une cause initiale chère à son père, l'Europe –, en lui conférant peu à peu le sens maternel, celui du don. Penser en termes de bénéfices secondaires et non plus seulement de rétributions ne paraît pas abusif : en militant, Jeanne s'assure une

---

<sup>46</sup> Entretien avec Jeanne, 3<sup>ème</sup> session, novembre 2013.

forme d'équilibre psychique, en payant ce qu'elle estime devoir à la société et en rendant justice à l'héritage familial, tant au niveau des pratiques que des valeurs.

La culpabilité ressentie par Louise se fonde davantage sur des raisons familiales et psychologiques tandis que, dans le cas de Jeanne, elle tenait à des raisons sociologiques. Louise décrit une ambiance familiale particulièrement lourde, marquée par la maladie oculaire de sa soeur, et relate un événement fondateur survenu dans sa petite enfance, au cours duquel elle a associé la sexualité au « mal » :

Ce qui a été totalement fondateur dans ma vie, c'est un épisode qui s'est passé quand j'avais huit ans. C'était... C'était l'époque où ma soeur était atteinte d'une tumeur très rare de la rétine. [...] Mon père, à l'époque, avait obtenu un poste qui lui avait permis d'avoir un appartement de fonction. Nous habitons au deuxième étage et au premier il y avait les bureaux. Quand les parents sortaient, on se retrouvait à faire des blagues au téléphone, à faire des chapardages de crayons, de papier, dans les bureaux. [...] Et en même temps, c'était l'époque où il y a eu les histoires de touche-pipi avec les copains de mon frère aîné.

Un beau jour, on avait dû piquer un peu trop dans les bureaux, et les gens du bureau s'en sont aperçus. Ils ont pété un câble, mes parents, ce jour-là. Mais au sens vrai, ils ont pété un câble. Je me souviens très bien que ma mère nous avait envoyés, mon frère aîné et moi, chez notre oncle, pour Noël 1955. Et un jour ils sont arrivés, et mon frère m'a dit : "J'ai l'impression que les parents ont tout découvert." [...] Je me souviens très bien de mon frère me disant ça, et moi m'en foutant complètement, je ne mesurais absolument rien. J'étais pas du tout dans le mal, j'avais une espèce d'innocence enfantine. Donc mon père emmène François marcher, je reste seule avec ma mère. Et ma mère ferme la porte très sèchement et me dit : "On a découvert toutes vos horreurs". Je voyais pas trop de quoi elle parlait. Et elle me dit : "Et comme vous êtes trois, ça me fait trois fois plus de peine que la maladie d'Isabelle." Je revois cette scène parfaitement. Je ne comprenais rien à ce qu'elle me disait : trois fois plus de peine? La maladie d'Isabelle? A huit ans, on vous dit un truc comme ça... Sur ce, ma mère me gifle. Quelques instants plus tard, mon père, qui a dû faire avouer à mon frère les histoires de touche-pipi, revient et me sermonne avec des mots et des gestes d'une brutalité et d'une grossièreté insoutenables. [...] Ils ont cassé quelque chose, ce jour-là, mes parents.

Et je pense que de là est partie cette idée que le sexe c'était abominable, que la grossesse c'était abominable, qu'une femme enceinte c'était quelque chose de très laid, très vilain, très moche. [...] Je crois qu'à partir de ce moment-là j'avais tellement peur de faire de la peine, de faire du mal... Ce sont des années où je ne pensais plus, où j'ingurgitais, j'apprenais, mais je ne m'autorisais pas à avoir beaucoup d'opinion.<sup>47</sup>

Cet événement a eu des conséquences sur le tempérament de Louise, mais de manière plus large, sur la fratrie tout entière, qui, à partir de ce jour, ne jouera plus ensemble. Louise a donc doublement « fauté » : non seulement elle a transgressé une norme morale et sociale, mais suite à cela, les liens familiaux se sont délités. Dès lors, on comprend mieux les logiques identificatoires avec les 343 salopes qui président à sa militance en faveur de l'avortement. En outre, l'engagement de Louise lui permet de se réapproprié une parole qu'elle avait perdue pendant l'adolescence.

---

<sup>47</sup> Entretien avec Louise, 1<sup>ère</sup> session, octobre 2013.

## **COMPASSION ET TRANSGRESSION : S'ÉRIGER CONTRE UN SYSTÈME DE VALEURS**

Outre la culpabilité, ces militantes sont également dans une logique compassionnelle. On a beaucoup parlé ces dernières années du choc moral à l'origine de l'entrée en mobilisation<sup>48</sup>. Si la valeur opératoire de ce concept est encore une fois vérifiée, on peut également arguer du fait que des ébranlements répétés finissent par façonner un tempérament révolté prédisposé à l'engagement. Il en va ainsi pour Louise, qui assiste, impuissante, à plusieurs scènes traumatiques alors qu'elle fait son internat à Reims au service de gynécologie : il n'y aurait pas de choc moral à proprement parler, mais une série de commotions émotionnelles plus ou moins fortes. Dès lors, entrer en militance, c'est passer de l'expérience répétée de cette impuissance dévastatrice à l'opportunité d'une action concrète :

C'était encore une période où les femmes faisaient des manoeuvres... très dangereuses. J'ai vu des choses dramatiques. Je me souviens très bien d'une femme morte de tétanos, une mère de cinq enfants, et je vois encore le patron du service disant que c'était honteux de faire des choses pareilles quand on était mère, devant cette femme qui allait mourir et qui allait laisser cinq orphelins. Comme si elle ne le savait pas elle-même... enfin! Et j'ai vu une gamine de seize ans qui est arrivée... Sa mère lui avait fait une injection d'eau savonneuse, la gamine est arrivée, elle saignait pas beaucoup... mais elle était hémiplégique, parce que le savon était passé un peu trop loin, quoi. Et je me souviens encore du staff... elle était arrivée sur une de mes gardes, cette petite, et je me souviens encore, je la présente au staff du lundi matin, et je demande : "Qu'est-ce qu'on va faire pour la grossesse qui n'a pas été arrêtée?" Et le patron du service me répond : "Ça c'est pas mon problème, c'est pas moi le père." Faut l'entendre, ça, hein.<sup>49</sup>

Ce ne sont pas seulement des scènes qui choquent Louise, mais aussi un environnement et la fréquentation répétées de collègues insensibles, et, plus généralement, une atmosphère de répression des moeurs propres aux années 1960 et 1970 dans des villes de province embourgeoisées. Louise est d'ailleurs très rapidement repérée comme trublion et femme de gauche au sein de son service d'obstétrique, tout comme Jeanne au sein de l'Université ou Christine dans l'enseignement secondaire. Militer, c'est bien sûr s'occuper de populations en détresse, mais c'est également se dresser contre un système et un carcan ; c'est s'affirmer dans le monde du travail mais aussi contre sa famille, et construire une identité volontiers perçue comme transgressive. Ces trois femmes rapportent un adjectif tout à fait éclairant sur l'impression qu'elles laissent : on les qualifie souvent de « *pétroleuses* ». La compassion dont elles savent toutes trois faire preuve ne se départ pas d'un plaisir de transgression, porteur d'affirmation identitaire. Ce phénomène est bien perceptible dans le témoignage de Louise, qui, lorsqu'elle était enfant, volait des bonbons par affection pour sa soeur souffrante. On retrouve par la suite la logique de ce geste dans des actions militantes. Leur engagement ne peut être un acte totalement désintéressé en ce sens qu'il leur apporte des bénéfices secondaires favorables à leur équilibre psychique, et leur permet de renouveler le plaisir de transgresser un système de valeurs transmis par les parents.

---

<sup>48</sup> Pour James M. Jasper, le choc moral est une notion centrale dans l'engagement militant. Il s'agit d'une réaction viscérale face à un fait qui me choque profondément et qui souligne l'écart de mes positions avec ce qui se passe dans le monde contemporain. Jasper distingue quatre étapes dans l'élaboration de ce processus : événement inattendu ; réaction très vive ; jugement de l'écart ; nécessité de réaction immédiate.

<sup>49</sup> Entretien avec Louise, 2<sup>ème</sup> session, octobre 2013.

## ***L'INTÉRÊT AU DÉSINTÉRESSEMENT : UNE LOGIQUE DE RÉPARATION PERSONNELLE***

Sans bien entendu vouloir établir une causalité mécanique entre les événements de la vie intime et le passage à la militance, force est de constater que la conduite d'entretiens répétés et approfondis conduit à identifier un lien entre les dynamiques de l'intimité personnelle et le choix d'une cause. L'intimité, dont la définition s'est amplement modifiée depuis le Moyen-Age, au point de permettre à Isabelle Berrebi-Hoffmann de distinguer l'intime familial, l'intime caché, l'intime subjectif et l'intime personnel<sup>50</sup>, renvoie surtout à un espace : premièrement, à un espace concret qui correspondrait d'abord au corps puis au foyer ; deuxièmement, à un espace imaginaire que chacun porterait en soi et où, dissimulés au regard des autres, s'agiteraient nos pensées et sentiments les plus profonds. Autrement dit, ces militantes choisiraient les associations dans lesquelles elles militent en fonction de leur histoire la plus personnelle, qu'il s'agisse de l'héritage transmis par leurs parents, de leurs blessures identitaires, ou encore des interactions développées avec leurs proches : les causes défendues les toucheraient profondément non pas seulement parce qu'elles suscitent leur pitié, leur compassion ou leur révolte, mais parce qu'elles leur permettraient à la fois de se réparer personnellement, et de s'affirmer.

### ***LA CAUSE, MIROIR D'UNE FÊLURE IDENTITAIRE***

Bien que l'on puisse s'accorder à dire que l'identité relève d'un processus<sup>51</sup>, on peut noter que certains thèmes sont évoqués en priorité par les militantes et semblent au fondement de leur propre définition identitaire. Ce sont ces thèmes, à l'origine de leur histoire personnelle et familiale, qui se retrouvent dans les causes qu'elles défendent, comme un miroir amplificateur d'une intimité blessée qui trouverait dès lors réparation dans la sphère publique. Ainsi Jeanne est-elle particulièrement sensible à la question des immigrés : fille d'immigrés, elle témoigne elle-même des complications liées à l'identité qu'elle a pu rencontrer, notamment pour ce qui est de son nom de famille, mal enregistré par un fonctionnaire français et qu'elle a dû changer plusieurs fois pour revenir à sa prononciation d'origine. Ce qui la touche a bien un lien direct avec son histoire familiale : son père et sa mère, alors déjà exilés en France, ont tous deux connus la Seconde Guerre Mondiale et l'exode. Bien que son père soit très attaché par la suite à l'assimilation et à la culture française, on peut imaginer, sans trop d'approximation, que ces épreuves liées à la judéité et à une nationalité étrangère aient été transmises oralement à l'enfant. Pourtant, Jeanne ne se souvient pas vraiment de la première fois où elle a compris qu'elle était d'origine juive – ses parents ne parlaient pas de religion à la maison – ni de son évolution par rapport à ces questions jusqu'à son intérêt pour Israël dans les années 1960. Aujourd'hui Jeanne entretient un rapport tourmenté au conflit israëlo-palestinien :

Ce que je sais plus très bien, c'est mon évolution. Tout ce que je sais c'est que si j'ai été en Israël en 1964 c'est que mon père avant n'avait pas envie et maman n'avait pas assez de poids pour le contrer là-dessus. Et après c'est devenu

---

<sup>50</sup> BERREBI-HOFFMANN (I.), « Les métamorphoses de l'intime », *art. cit.*

<sup>51</sup> Sur la notion d'identité dans l'action collective, se reporter à VOEGTLI, (M.), « Quatre pattes, oui ! Deux pattes, non ! L'identité collective comme mode d'analyse des entreprises de mouvement social », dans AGRIGOLIANSKY, (E.) et al., *Penser les mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, 2010, p. 203-223

effectivement central. Dans Israël, ce qui me plaisait c'était le kibboutz, c'était le socialisme. [...] Ça s'est complètement dégonflé en 1967 avec l'occupation. [...] Il y a une espèce de truc douloureux. [...] Quand il s'agit de défendre les étrangers, j'ai pas de tiraillements. Toutes les manif's pro-palestiniennes, je les approuve, mais quand même... J'aime pas quand on commence à discuter de ça parce que... on sent une hostilité à l'égard d'Israël qui est normale, mais qui moi me fait quand même mal. [...] C'est comme quelqu'un qu'on aurait aimé et qui finalement est un salaud. Mais j'aime beaucoup la culture, je continue à m'y intéresser énormément.<sup>52</sup>

D'origine juive, elle vit une enfance profondément laïque puis commence à s'intéresser à Israël, non du point de vue religieux, mais du point de vue politique. Cependant, bien qu'elle ne « pioche » que ce qui a trait à l'intellect (la langue yiddish, la pensée socialiste, l'histoire) et non pas les rituels religieux, on ne peut nier son fort sentiment d'appartenance. Avec son identité façonnée par deux parents immigrés qui ont vécu la guerre, proche de sa cousine élevée dans le catholicisme puis revenue à la religion juive, la question de l'origine trouve une résonance importante chez Jeanne.

Louise relate, quant à elle, une histoire familiale traumatique où le sexe et la grossesse ont fait l'objets de puissants tabous : « *Vous ne me croirez peut-être pas, mais mon père, le jour de ma première surprise party, m'a fait jurer sur la bible que je ne boirai pas d'alcool. Et comme m'a dit un ami psychanalyste, "Tu as dû penser que si tu buvais de l'alcool tu serais enceinte". [Rires]. Et je pense que c'est pas faux, quelque part il y avait une sorte de folie, d'inhibition de la parole sur le sexe, sur le plaisir en général.* » L'apprentissage de la féminité s'est révélé relativement douloureux pour Louise, dans cette famille où toute coquetterie était bannie au profit du brio intellectuel. Son cas n'est bien évidemment pas isolé : nombreuses sont les femmes à cette époque, qui décrivent des parents rigoristes, catholiques pratiquants qui ne conçoivent pas que leurs filles puissent avoir des rapports sexuels avant le mariage. Si Louise finit par s'engager, c'est qu'à ce contexte s'est ajoutée une pratique professionnelle propre :

Moi j'ai réfréné des envies d'être coquette, plus féminine. [...] Ça a été une histoire assez douloureuse d'être coincée en étau entre ces deux soeurs. [...] Par ailleurs y avait ce côté, y avait ce côté... au niveau de la coquetterie, du maquillage, il a vraiment fallu attendre que je sois en fac et un petit peu plus libre pour ça. Je sais pas si je vous ai dit que j'ai été élevée par une mère qui n'avait plus d'utérus. [...] Et ma mère a élevé trois filles sans utérus : l'aînée s'est suicidée, la deuxième est devenue gynécologue-obstétricienne, et la dernière est morte d'un cancer de l'utérus. [...]<sup>53</sup>.

Comme par hasard, elle s'engage dans un mouvement qui exalte le libre choix de la femme quant à la grossesse, et, par conséquent, une sexualité assumée et tournée vers le plaisir.

---

<sup>52</sup> Entretien avec Jeanne, 4<sup>ème</sup> session, décembre 2013.

<sup>53</sup> Entretien avec Louise, 3<sup>ème</sup> session, novembre 2013.

## **TISSER DES LIENS AFFECTIFS GRÂCE À LA MILITANCE**

Le fait que le militantisme occasionne le développement de liens affectifs forts entre militants n'est plus à démontrer<sup>54</sup>. Nombre d'auteurs sont revenus sur l'atmosphère privilégiée dans laquelle évoluent les militants. Mais l'on pourrait approfondir le raisonnement et suggérer que ces militants s'engagent, consciemment ou inconsciemment, dans le but même de nouer ces liens affectifs. On peut émettre l'hypothèse que l'engagement entraîne une socialisation élargie qui se révèle d'autant plus appréciable que les individus ont plus d'embarras, dans leur vie privée et intime, à trouver des oreilles attentives et des coeurs pour s'épancher. Dès lors, l'engagement n'ouvre pas seulement de nouveaux horizons professionnels et amicaux, mais permet d'échapper à un milieu familial et scolaire vécu comme pesant.

Ces trois femmes extrêmement brillantes, ont rencontré des difficultés pour trouver leur place dans leur famille, à l'école ou à l'Université. Cette socialisation difficile peut commencer auprès des parents et dans la fratrie, comme pour Christine, qui se sent différente, rejetée par ses soeurs et incomprise par ses parents dès son plus jeune âge<sup>55</sup>. Cette expérience de rejet et du sentiment de sa propre différence peut aussi être éprouvé dans le milieu scolaire, comme pour Jeanne, enfant qui fait preuve d'étonnantes facilités pour avoir des bonnes notes, puis adolescente qui accumule les diplômes universitaires, mais dont les deux ans d'avance produisent un décalage avec les enfants de sa classe :

J'ai retrouvé des bulletins où les maîtresses disaient que je les collais beaucoup à la récré. Ensuite, en sixième on m'appelait Bébé Cadum [rires]. Il y avait toujours des phrases comme "Ohlala qu'est-ce que tu es bonne et ça donne des complexes." Mais j'étais très bien intégrée, sauf que j'étais physiquement retardée, et quand ils ont commencé leurs boums, c'était pas, mais pas du tout mon truc. Mais heureusement j'avais une copine qui était un peu comme moi. Et c'est d'ailleurs ce que je vois sur les photos : il y a des filles qui ont des bas, et puis nous deux on a des chaussettes. Donc, il y a eu un décalage. [...] Mais sinon, je pense que j'étais mal dans ma peau entre seize ans et vingt ans, quelque chose comme ça. Enfin, mal dans ma peau... J'étais pas très à l'aise avec les gens... Alors après, j'étais... j'étais vachement grosse. Je pesais dix kilos de plus que maintenant. Moi je me trouvais grosse. [...] Je me souviens d'un voyage organisé où on avait été aux Baléares ; c'est un très mauvais souvenir.<sup>56</sup>

Dès lors, la militance peut être perçue comme un possible moyen de rompre un isolement amical et social devenu douloureux. Hormis sa cousine, Jeanne ne se souvient pas avoir eu d'amis proches parmi les personnes qu'elle fréquentait entre seize et vingt ans. Lorsque nous reprendrons ses agendas des années 1960 en sa compagnie, nous effectuerons le même constat : les cours se succèdent, les week-ends de compétition de ski, les réunions militantes, mais, excepté le prénom de sa cousine qui revient avec persistance sur les pages, nous ne trouverons pas d'autres allusions à d'éventuelles amitiés : *« J'ai l'impression qu'en fac j'ai pas eu de vrais amis. Il y a des gens de l'époque avec qui je suis devenue très amie après mais en avançant dans les études. [...] En fac franchement je crois pas que je fréquentais beaucoup les autres. Alors qui je voyais à l'époque? Je faisais du ski au PUC. Donc on faisait des week*

---

<sup>54</sup> De nombreux sociologues des émotions ont travaillé sur les liens affectifs qui soutiennent les mobilisations. Pour de plus amples analyses de cette dimension, se reporter aux travaux de Lofland, Epstein, Lichterman, McAdam, Rupp et Taylor.

<sup>55</sup> Entretien avec Christine, 3<sup>ème</sup> session, novembre 2013.

<sup>56</sup> Entretien avec Jeanne, 2<sup>ème</sup> session, octobre 2013.

ends au PUC. Je crois que j'avais pas vraiment de milieu. » « Vous vous sentiez pas seule, isolée? » « Ah ben non parce que je faisais plein de choses.<sup>57</sup> » Effectivement, l'hyperactivité de la jeune fille au cours de ces années est proprement impressionnante : elle est inscrite dans diverses disciplines universitaires (lettres, droit, Sciences Po), obtient avec succès tous ses diplômes, fait du ski à un haut niveau mais, surtout, commence à déployer son activité militante qui s'intensifie considérablement entre vingt et vingt-cinq ans. Elle écrit des papiers pour des revues engagées, milite aux Jeunes de la Gauche européenne, participe à une campagne municipale en 1967 dans le seizième arrondissement... Peut-être cette hyperactivité lui permet-elle de nouer de nouveaux contacts et surtout de gagner en estime de soi. Aujourd'hui, les amitiés de Jeanne ne sortent d'ailleurs pas du cercle professionnel ou du cercle militant : elle a rencontré sa meilleure amie dans l'association où elle milite activement, et voit la plupart du temps ses anciens collègues, en critiquant avec humour le côté « *endogamique* » du milieu universitaire. De la même manière, Christine ne cloisonne pas ses relations amicales et ses relations militantes, ce qui lui a valu quelques déconvenues qui l'incitent dorénavant à la prudence<sup>58</sup>.

### **LE COUPLE, TERRAIN DE LUTTES DE POUVOIR SYMBOLIQUES**

Une des raisons d'entrer en militance pourrait trouver racine dans une composante essentielle de l'intimité : le couple. Mais la conjugalité, sauf dans le cas de Louise dont les actions à Reims ont été suivies et soutenues attentivement par son époux, n'est pas forcément synonyme de soutien inconditionnel dans l'engagement et d'épanouissement à deux dans la militance. Au contraire, dans le cas de Jeanne et de Louise, on a plutôt l'impression que la militance constitue un espace secret dans l'espace privé, c'est-à-dire un espace autonome par rapport à un couple vécu comme fusionnel et, peut-être, compétitif. En effet, Jeanne et Christine vivent toutes deux avec un conjoint particulièrement brillant dont la présence pourrait être perçue comme écrasante. Christine est mariée avec un dramaturge reconnu, et Jeanne vit avec un Professeur d'université. Toutes deux, en entretien, ne cessent d'évoquer avec insistance cette figure quasi tutélaire, sous diverses formes : « *On a fait ça parce que mon ami l'avait décidé* » ; « *C'était important pour mon mari* » ; « *J'ai suivi mon mari* » ; « *C'est mon mari qui a voulu avoir des enfants* ». A les écouter, on a le sentiment qu'elles éprouvent, outre de l'amour, une forte admiration pour l'homme qui partage leur vie, admiration qui se mesure peut-être à la fréquence à laquelle reviennent les prénoms de leurs conjoints dans les entretiens. Toutes deux ont d'ailleurs milité un temps en couple, avant de continuer seules à s'engager dans la vie publique. On pourrait donc penser, dans un premier temps, que la militance a partie liée avec la conjugalité, et que ce qui est vrai pour le vote<sup>59</sup> l'est aussi pour l'action collective. Effectivement, Jeanne reconnaît que s'engager dans une même association peut aussi être une occasion de se voir plus souvent, lorsqu'on ne vit pas encore ensemble ; et Christine ne cesse d'employer le « nous » : « *On a réfléchi avec mon mari qu'on ne voulait pas s'encarter* », comme si toute prise de parole personnelle au début de nos entretiens lui était coûteuse, voire impossible. Pourtant, ces femmes finissent par embrasser un parcours militant en solitaire. Jeanne nous précise que son compagnon a aujourd'hui atteint « *le degré zéro de la militance* », et c'est Christine, à la retraite, qui a fini par entraîner son mari dans une association culturelle locale, « *pour l'occuper* ».

---

<sup>57</sup> Entretien avec Jeanne, 2<sup>ème</sup> session, octobre 2013.

<sup>58</sup> Entretien avec Christine, 2<sup>ème</sup> session, octobre 2013.

<sup>59</sup> BRACONNIER, (C.), et DORMAGEN, (J-Y.), *La Démocratie de l'abstention*, Paris, Gallimard, 2007

Ces deux couples apparaissent comme un champ de forces paradoxales, à la fois enjeu d'une lutte symbolique de pouvoirs, champ compétitif où consciemment ou inconsciemment, ces femmes cherchent à s'affirmer et, peut-être même, à gagner l'estime de leurs conjoints. Mais ces couples témoignent également d'une grande solidarité et, apparemment, d'une affection durable. Jeanne a rencontré son compagnon à vingt-cinq ans et a commencé à cohabiter avec lui à vingt-neuf ans ; Christine a rencontré le sien à dix-huit ans et vit encore avec lui. Le fonctionnement de ces couples est traditionnel : vivant sous le même toit avec leur conjoint, ces deux militantes ont bien peu des vocations de féministes acharnées qui aimeraient à partir seules en vacances, en week-end, et vivraient de manière indépendante. Bien au contraire, Jeanne nous avoue qu'elle fait peu de terrain militant en raison « *d'un mode de relation* » – elle n'aime pas dormir en dehors du domicile conjugal. De la même manière, Christine fait énormément d'activités en compagnie de son mari. Professionnellement, ces couples sont également assez fusionnels : Jeanne et son compagnon exercent le même métier, et ont pendant un temps travaillé au sein de la même université ; Christine, quant à elle, soutient depuis près de quarante ans l'activité dramaturgique de son mari, elle qui tape à la machine et à présent à l'ordinateur ses brouillons, elle qui est sa première lectrice et correctrice. A première vue, un lien de dépendance affectif intense s'est créé entre ces compagnons de vie. La militance pourrait alors être pensée comme une prise d'autonomie, d'une part par rapport à une sphère intime où le partage – voire la fusion – règne en maître, d'autre part, par rapport à une figure aimée, éventuellement admirée et dont on se plaît à rappeler les qualités éminentes :

*Et vous êtes sur un pied d'égalité avec votre compagnon?*

A l'époque où nous étions dans la même université, [...] c'est quand même lui qui m'a entraînée dans beaucoup de trucs. On a des profils tellement dissemblables aujourd'hui... C'est très démoralisant de vivre avec quelqu'un qui a autant de capacités de concentration. Par exemple, lui, quand il corrige ses copies, il prend sa journée, il en corrige quarante d'un coup. Moi j'en fais dix, et puis je passe à autre chose... Je me suis fait une raison. Lui s'affirme sur le plan académique, et moi, finalement, j'ai pris le plan médiatique. Donc comme on n'est pas sur le même plan, il n'y a jamais eu de compétition entre nous.<sup>60</sup>

Christine, elle, n'a pas pu bénéficier d'une quelconque médiatisation, médiatisation dont son mari a pourtant fait l'objet en tant qu'homme de théâtre. Femme de l'ombre, elle se qualifie elle-même de « *cheville ouvrière* » qui s'efface derrière une « *oeuvre à construire* », bien que son regard critique sans concession soit essentiel dans le processus d'écriture de son époux. Mais le milieu théâtral ne la connaît tout simplement pas, et n'a absolument pas conscience de ce « *travail d'équipe* » effectué sur une table de salle à manger depuis plus de trente ans pour livrer des pièces de théâtre. C'est pourquoi l'on peut supposer que s'affirmer sur un autre plan par rapport à son conjoint est l'une des ultimes stratégies de distinction inconscientes liées à la militance.

---

<sup>60</sup> Entretien avec Jeanne, 3<sup>ème</sup> session, novembre 2013.

## **Conclusion**

Nous avons cherché à élucider un angle mort de la sociologie du militantisme, à savoir le lien entre les sphères professionnelle, militante et privée, en partant du postulat que les conversions de ressources professionnelles dans la sphère militante ne relevaient pas seulement d'une capitalisation de pratiques mais de sensibilités primordiales construites dans l'enfance. En s'intéressant aux carrières de trois militantes, Jeanne, Louise et Christine, nous pensons avoir montré que l'usage d'un répertoire professionnel permettait un processus de narcissisation faisant écho à des stratégies de distinction à partir du milieu familial. Les sensibilités primordiales de ces trois militantes sont formatées par la *caritas*, entendue comme le souci d'autrui mêlé de culpabilité et de compassion. Tandis que la culpabilité, qu'elle soit d'origine sociale ou plus psychologique, permet de se conformer au système de valeurs familiales, la compassion débouche sur des comportements transgressifs qui vont à l'encontre de ce système de valeurs. Ce faisant, la *caritas* devient une forme d'affirmation identitaire éloignée en réalité de tout altruisme. Ce constat nous a conduit à approfondir la notion d'intérêt au désintéressement : les causes défendues par ces militantes ont un lien étroit avec leur histoire la plus personnelle et la plus privée. En militant, elles tentent en réalité de panser d'intimes blessures.